

ARCHÉOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE EN AMÉRIQUE : DISCOURS CROISÉS

Organisateurs : Stéphen Rostain, Chloé Andrieu, Claire Alix

L'archéologie et l'ethnographie sont souvent intimement liées dans les Amériques. En effet, malgré la rupture historique profonde et la chute démographique provoquées par la conquête européenne, les populations amérindiennes actuelles sont clairement les héritières directes du monde précolombien.

Sans tomber dans un comparatisme ethnographique direct, il existe logiquement des ponts entre les mondes américains présent et passé. En suivant une quête cognitive, les chercheurs de différents horizons ont exploré des approches variées mêlant l'archéologie et l'ethnographie, allant de l'analyse technologique à l'interprétation iconographique ou à la fouille synchronique à grande échelle, en passant par des études ethnoarchéologiques et expérimentales. Aujourd'hui, le mariage des deux disciplines n'a jamais été si intime.

La thématique du séminaire MEARAP de cette année, « Archéologie et ethnographie en Amérique : discours croisés », se propose de présenter des aspects très divers de ce type de recherches mixtes menées par des archéologues ou des ethnologues.

- 20 sept.** : Archéologie et anthropologie en Amérique, une introduction
Chloé Andrieu (UMR 8096 « ArchAm »)
- 27 sept.** : La pêche en Amazonie : archéozoologie et ethnographie
Gabriela Prestes Carneiro (UMR 7209 CNRS-MNHN)
- 4 oct.** : Sacrifices animaux dans Andes, hier et aujourd'hui
Nicolas Goepfert (UMR 8096 « ArchAm »)
- 11 oct.** : Greniers précolombiens et greniers actuels au cœur des hauts plateaux boliviens d'Uyuni et de Coipasa
Patrice Lecoq (UMR 8096 « ArchAm »)
- 18 oct.** : Apport de l'ethnographie à l'étude de la poterie précolombienne : le cas du sud-est de l'Équateur
Catherine Lara (UMR 7055 « Préhistoire et technologie »)
- 25 oct.** : Analyse ethnoarchéologique d'un village moderne Palikur de Guyane française
Stéphen Rostain (UMR 8096 « ArchAm »)
- 8 nov.** : Archéologie et communauté sur le littoral alaskien – de la théorie à la pratique
Claire Alix (UMR 8096 « ArchAm »)
- 15 nov.** : Rencontre de l'ethnologie amazonienne et de l'archéologie andine
Dimitri Karadimas (Laboratoire d'Anthropologie Sociale)
- 22 nov.** : The contemporary archaeology of Amotopo village, Suriname (en anglais)
Jimmy Mans (Université de Leiden, Pays-Bas)
- 29 nov.** : La maison maya du Yucatán (Mexique) : la constante transformation des espaces
Fabienne de Pierrebourg (Musée du Quai Branly)
- 6 déc.** : Collections amérindiennes d'Ancien Régime : à la recherche des cultures matérielles d'Amazonie et des Antilles
André Delpuech (Musée du Quai Branly)
- 13 déc.** : De l'interprétation des vestiges chez les Chols, population maya du Chiapas
Cédric Becquey (INALCO)

Archéologie et anthropologie en Amérique, une introduction

Chloé Andrieu

CNRS, UMR 8096 « ArchAm », Nanterre

Une des spécificités du continent américain est la présence de populations autochtones qui pour beaucoup sont les descendants culturels des populations étudiées par les archéologues. Ce lien constitue une source d'information d'une grande richesse pour nos disciplines, mais soulève également de nombreuses questions d'ordre méthodologique, politique, mais aussi éthique auxquelles nous consacrerons ce séminaire.

Ce cours d'introduction portera sur la synthèse des différents aspects qui seront abordés durant le semestre. D'un point de vue méthodologique, si le cadre interprétatif des données anthropologiques en archéologie est maintenant bien défini par l'ethnoarchéologie, cette discipline a été pensée par des préhistoriens pour comparer des sociétés aux structures économiques ou techniques similaires mais sans affiliation culturelle possible.

Le cas américain est distinct, dans la mesure où la filiation culturelle ou linguistique est établie dans bien des cas, mais pour des sociétés dont les organisations politiques et économiques sont radicalement différentes des sociétés précolombiennes ; cela nous oblige donc à mener une importante réflexion théorique préalable aux comparaisons entre sociétés actuelles et celles du passé en Amérique. Enfin la grande continuité culturelle entre certaines sociétés précolombiennes et de nombreux groupes autochtones américains pose également des questions d'ordre éthique, dans la mesure où l'objet d'étude de l'archéologue est bien souvent à la croisée de revendications territoriales, identitaires, religieuses et politiques très sensibles qui ne sont pas toujours prises en compte par les universitaires et que nous tâcherons de discuter durant ce semestre.

Seront ainsi invités différents intervenants que leurs recherches ont menés dans ce territoire à la frontière entre l'archéologie et l'ethnographie. Certains ont été plus tirés vers l'anthropologie, tandis que d'autres se sont plus concentrés vers les sciences archéologiques. Tous, en revanche, ont abordés leur travail selon une optique large, ouverte sur un faisceau interdisciplinaire de données. Une ample variété d'exemples sera présentée, depuis l'Alaska à l'extrême Nord jusqu'à la forêt tropicale humide d'Amazonie, en passant par les territoires mayas du Mexique, les îles de la Caraïbe ou les cimes andines.

C'est donc un panorama mixte original de l'archéologie et l'anthropologie américaniste, dans leur sens le plus large, qui sera présenté cette année dans le cadre du cours de méthodologie américaniste du tronc commun.

La pêche en Amazonie : archéozoologie et ethnographie

Gabriela Prestes Carneiro

UMR 7209 « Archéozoologie, Archéobotanique : Sociétés, pratiques, environnements »

Muséum national d'histoire naturelle, Paris ;

Universidade Federal do Oeste do Para, Santarém, Brésil

De nos jours, la pêche joue un rôle majeur dans la subsistance des sociétés amazoniennes. Cependant, son importance au niveau archéologique reste mal évaluée.

Entre les années 60 et 70, l'acquisition de protéine animale était au cœur du débat entre anthropologues et archéologues ayant fondé l'archéologie amazonienne. Ces auteurs supposaient que le manque de ressources protéiques était un facteur déterminant de la démographie et des types d'occupations des populations amazoniennes. Ainsi, l'environnement jouait, donc, un rôle décisif et parfois « limitant » au développement des sociétés sédentaires. Cette pensée a peut être renforcé l'image stéréotypée que la société actuelle peut avoir des populations amazoniennes comme des groupes de chasseurs-cueilleurs, peu nombreux, situés en marge des grandes civilisations andines et mésoaméricaines. Les études archéologiques étant très peu développées, les modèles établis à l'époque étaient parfois influencés par l'expérience ethnographique des auteurs.

Cependant, les nouvelles approches archéologiques menées au cours de ces dernières années sont en train de changer cette vision. Englobant plusieurs aires de l'Amazonie, ces recherches démontrent que les sociétés indigènes se sont non seulement adaptées à l'environnement tropical mais l'ont transformé en aménageant des sites de type plateformes, des géoglyphes, des îles-forêt, parfois associés à des systèmes de réseaux hydrauliques complexes et agricoles.

L'objectif principal de ce cours sera ainsi de discuter, à travers des études de cas, les résultats archéozoologiques (et notamment les restes ichthyo-fauniques) associés à ces différents contextes amazoniens. Pour cela, dans un premier temps, nous ferons un bilan et une critique des différentes sources (ethnohistoriques, iconographiques, ethnobologiques) apportant des éléments sur les relations homme-animal. Puis, sous le regard de l'approche archéozoologique, nous ferons un survol de la région en commençant par la Haute Amazonie, avant de traverser les savanes des Llanos de Mojos (entre Brésil et Bolivie), pour remonter enfin vers l'Amazonie Centrale jusqu'à l'estuaire de l'Amazone. Dans ces études, nous examinerons les méthodes de pêche employées (et parfois les structures leurs étant liées : étangs, chenaux, lacs), la diversité des espèces, les instruments liés à leurs captures et finalement la reconstitution des gestes liés au traitement de l'animal et à la manufacture des produits secondaires. Enfin, dans un troisième temps, nous échangerons sur les moyens mis à notre disposition pour l'interprétation des vestiges fauniques (approche ethnoarchéologique et expérience ethnographique). Nous verrons, ainsi, que les modèles environnementalistes proposés dans les années 60-70 ne sont pas universels et que, bien que les approches archéozoologiques et ethnoarchéologiques soient encore très peu nombreuses, ces études montrent une très grande variabilité de modes de gestion des paysages amazoniens et des ressources animales.

Texte d'appui : Martínez, G. 2009. Human chewing bone surface modification and processing of small and medium prey amongst the Nukak (foragers of the Colombian Amazon). *Journal of Taphonomy*, 7(1), 1-20.

Sacrifices animaux dans les Andes, hier et aujourd'hui

Nicolas Goeppfert

CNRS, UMR 8096 « ArchAm », Nanterre

L'étude des pratiques funéraires et cérémonielles liées aux animaux dans le monde préhispanique repose sur l'archéologie et l'archéozoologie. Toutefois, la nécessité d'interpréter ces dépôts encourage les chercheurs d'autres outils pour tenter de mieux comprendre ces rituels. La démarche anthropozoologique, qui vise à comprendre la relation homme-animal au travers de leurs relations naturelles et culturelles (Poplin 1987, 1989) en utilisant une large panoplie de sources d'informations, semble la plus adéquate pour tenter de répondre à ces questions. Cette approche pluridisciplinaire ainsi envisagée nous amène, presque naturellement, à nous tourner vers le riche registre iconographique des sociétés préhispaniques, mais également vers l'ethnohistoire, l'ethnographie, l'anthropologie sociale et l'ethnoarchéologie.

Ces sources d'informations, plus récentes que les contextes archéologiques analysés, n'ont pas été utilisées dans le but d'interpréter les dépôts, mais bien pour formuler des hypothèses alternatives à une explication unique souvent source d'équivoque. Déjà, Lévi-Strauss (1958 : 288) soulignait l'intérêt d'élaborer différentes hypothèses, même contradictoires, en affirmant que : « *Les études d'art primitif comparé ont été sans doute compromises par le zèle des chercheurs de contacts culturels et d'emprunts. Disons bien haut qu'elles l'ont été, davantage encore, par les pharisiens intellectuels qui préfèrent nier des connexions évidentes parce que leur science ne dispose encore d'aucune méthode d'interprétation satisfaisante qui puisse leur être appliquée. Nier des faits, parce qu'on les croit incompréhensibles, est certainement plus stérile, du point de vue du progrès des connaissances, que d'élaborer des hypothèses ; même si celles-ci sont irrecevables, elles suscitent, précisément, par leur insuffisance, la critique et la recherche qui sauront un jour les dépasser. On conserve donc le droit de comparer l'art américain et celui de la Chine ou de la Nouvelle-Zélande, même si la preuve a été mille fois fournie que les Maori n'ont pu apporter leurs armes et leurs ornements sur la côte du Pacifique* ».

La plume est certes vigoureuse mais Lévi-Strauss encourage les chercheurs, nous semble-t-il, à sortir des sentiers battus et à proposer de nouvelles interprétations, sans pour autant tomber dans le comparatisme strict et obliger le lecteur à adhérer à toutes les hypothèses proposées. Dans ce cours, notre propos n'est pas de discuter des différentes théories existantes sur l'ethnoarchéologie ou de l'apport des autres disciplines à l'archéologie. Nous souhaitons montrer comment, à certains moments de notre recherche, il nous semble intéressant de faire appel à ces disciplines. Les apports concernent certains aspects précis de notre recherche comme la compréhension de la structuration de l'espace funéraire, la disposition des offrandes, mais aussi la comparaison entre techniques de mise à mort anciennes et contemporaines, et surtout le symbolisme attribué actuellement aux animaux sacrifiés dans les Andes.

Texte d'appui : Rofes Juan, 2000, Sacrificio de cuyes en El Yaral, comunidad prehispánica del extremo sur peruano. *Bulletin de l'Institut Français d'Études Andines* 29(1), Lima : 1-12

Greniers précolombiens et greniers actuels au cœur des hauts plateaux boliviens des régions d'Uyuni et de Coipasa

Patrice Lecoq

Université de Paris-1, UMR 8096 « ArchAm », Nanterre

Situées à 3700 m d'altitude, aux confins des hauts plateaux boliviens, les régions d'Uyuni et de Coipasa, abritent les plus vastes salines du monde et sont l'un des principaux lieux de production de quinoa (*Chenopodium quinoa*) des Andes. Ces régions volcaniques sont aujourd'hui occupées par des populations agropastorales aymaras, à l'histoire encore mal connue. Il y a encore quelques années, l'essentiel des ressources provenaient de la culture du quinoa, de l'élevage des camélidés, d'ovins et de l'extraction du sel. Transporté par caravanes de lamas, des hauts plateaux stériles aux vallées fertiles du piémont amazonien, le sel leur permettait d'obtenir, par le troc, le maïs, la coca, le piment, le bois, le miel, etc.

Les prospections archéologiques réalisées dans cette région dans les années 90 témoignent de son fort potentiel économique et de leur longue histoire. Elles ont en effet révélé la présence de nombreux villages datés de l'expansion Tiwanaku, entre 600 et 800 apr. J.-C.

Ces hameaux défensifs recèlent souvent des centaines de chaumières de plan rectangulaire, associées à de petites structures, vraisemblablement destinées au stockage des produits agricoles. Il s'agit d'édifices situés à la limite des terrasses, de forme carrée ou plus ou moins circulaire, de 3 à 4 m diamètre, hautes de 1,50 à 2 m, et recouvertes d'un toit en encorbellement formé de grosses dalles d'andésite. La découverte, lors de la fouille de ces structures, de macro-restes de plantes et de graines de quinoa, associés à quelques lames de bêche, laisse penser qu'il s'agissait de greniers à caractère domestique, destinées à engranger les récoltes. Mais leur forme évoque aussi celle de mausolées ou *chullpa* caractéristiques de cette période de l'histoire andine.

De récents travaux ethnographiques dans plusieurs villages actuels des régions voisines de Potosi révèlent d'étonnantes similitudes entre les greniers édifiés par les populations actuelles et ceux, des périodes préhispaniques des régions d'Uyuni. Ils partagent la même forme, les mêmes matériaux de construction, et sont localisés près des maisons, auxquelles ils sont étroitement associés. Le volume de la pièce correspond d'ailleurs à la production d'une famille sur 1 ha de terre. Ces données contemporaines nous apportent de nombreux indices sur le fonctionnement probable des greniers précolombiens. Ainsi, la présence conjointe, dans un même espace communautaire, de structures d'habitat et de stockage permet d'appréhender la façon dont les greniers préhispaniques auraient pu être utilisés par les villageois. Les sources ethnohistoriques nous renseignent également sur le rôle des structures de même type, appelées *collca*, pour la période inca.

Il s'agira donc ici de confronter les données issues des données archéologiques, ethnographiques, et ethnohistoriques pour retracer les activités économiques de sociétés rurales précolombiennes de Bolivie, et montrer la persistance d'un savoir faire dans la construction des greniers datant de plus de 1200 ans que la conquête espagnole n'a peu ou point modifié.

Texte d'appui : Laura López M., Aylen Capparelli & Axel E. Nielsen, 2012, Procesamiento post-cosecha de granos de Quinoa (*Chenopodium quinoa*, Chenopodiaceae) en el período prehispánico tardío en el norte de Lipez (Potosí, Bolivia), *Darwiniana*, 50(2), San Isidro.

Apports de l'ethnographie à l'étude de la poterie précolombienne : le cas du sud-est de l'Équateur

Catherine Lara

UMR 7055 « PréTech », Université de Paris-10, Nanterre

Jusqu'où l'archéologie peut-elle faire usage de données actualistes dans le cadre de l'interprétation de contextes anciens ? Dans *Avant l'Histoire. L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, Alain Testart (2012 : 193) propose quelques pistes à ce sujet. Il se réfère notamment à l'exercice de dresser une « liste » de toutes les situations attestées par des données ethnographiques, se posant comme autant d'explications possibles face à un même fait archéologique : « Le résultat d'un tel travail est étonnant, car on s'apercevra en général que nous n'avons en tête que quelques situations - et donc aussi peu d'hypothèses explicatives - alors qu'il en existe bien d'autres, mais qui ne viennent pas spontanément à notre esprit parce que trop éloignées de nos coutumes ou de notre manière de penser ». Autrement dit, l'ethnographie ouvre à l'archéologue « le champ des possibles » et des implications matérielles en résultant (Gallay, 2011 : 314).

Cet exposé a pour objectif de proposer tout d'abord quelques exemples de ce « champ des possibles », c'est-à-dire, de configurations particulières de la culture matérielle qui pourraient à première vue être expliquées d'une certaine façon, mais pour lesquelles on s'aperçoit - à travers le témoignage des potiers -, qu'elles correspondent en fait à des scénarios bien différents. Il sera démontré que les discours et les représentations construits par un groupe culturel autour d'un savoir-faire sont déterminants à l'heure de faire le choix de franchir ou non le pas de l'emprunt ou de l'innovation.

De ce point de vue-là, si l'analogie directe entre les corollaires matériels d'un comportement actuel et un contexte archéologique pose des limites qui exigent certaines précautions, l'ethnographie peut constituer une assise solide à l'étude des techniques anciennes, qui permettent elles aussi d'éclairer certains pans du passé. En effet, le type d'outils employés par les potiers laisse sur l'argile des ensembles de traces propres à la nature des techniques mises en œuvre. Il s'agit là d'un fait physique et mécanique vérifiable quel que soit le contexte chronologique ou géographique. L'ethnographie permet donc de dresser des registres précis des différentes techniques de fabrication de poteries et des traces qui leur sont propres. La détection de ces mêmes traces sur du matériel ancien permet d'inférer les techniques employées par les potiers du passé. La mise en évidence d'une ou plusieurs techniques permet à son tour de déterminer l'homogénéité ou contraire l'hétérogénéité d'une population du point de vue de la culture matérielle dans la diachronie ou la synchronie. En effet, le lien étroit entre tradition technique et groupe culturel est non seulement attesté par un vaste ensemble de données ethnographiques à travers le monde, mais aussi par des études menées dans le domaine de l'anthropologie des techniques et la socio-psychologie. C'est ce que nous illustrerons également à travers l'exemple des céramiques précolombiennes cañari et proto-shuar du sud-est de l'Équateur.

Texte d'appui : Sillar Bill & Gabriel Ramón Joffré, 2016, Using the present to interpret the past: the role of ethnographic studies in Andean archaeology, *World Archaeology*, DOI:10.1080/00438243.2016.1211033

Analyse ethnoarchéologique d'un village moderne Palikur de Guyane française

Stéphen Rostain

CNRS, UMR 8096 « ArchAm », Nanterre

L'Amazonie offre un potentiel exceptionnel pour les études ethnoarchéologiques car sa population amérindienne actuelle est l'héritière des sociétés précolombiennes. Pourtant, de manière très surprenante, relativement peu de chercheurs ont réalisé ce type de travaux jusqu'à aujourd'hui dans les basses terres d'Amérique du Sud.

En 1990, un petit village amérindien de la côte de Guyane française fut soudainement abandonné par ses habitants. Je vis là l'opportunité de mettre en place une étude ethnoarchéologique dans l'implantation désertée qui me fournissait un terrain de base potentiellement riche d'informations pour une expérimentation méthodologique. En premier lieu, je réalisais un travail archéologique classique, avec topographie précise, relevé des vestiges et fouilles par sondages. Je continuais logiquement par le classement des données et leur interprétation, mais toujours en faisant comme si je ne savais rien des anciens occupants. Ensuite, je revenais sur place avec le chef du village qui me renseigna et me donna sa propre vision des éléments restants. Je comparais alors mes hypothèses issues de la fouille à ces nouvelles évidences et réévaluais complètement mes conclusions.

Au cours de l'année suivant la fouille, des contrôles réguliers furent menés afin d'évaluer la disparition progressive des traces et de voir ce que les Amérindiens venaient chercher dans le village déserté. L'abandon de plusieurs objets encore utilisables, tels des tôles, des jouets, de la vannerie ou des récipients, laissait supposer un départ rapide. Toutefois, l'accès aisé depuis la Route Nationale et la proximité du nouvel établissement autorisaient des visites fréquentes. L'indifférence aux biens matériels est un trait amérindien saillant, aussi les artefacts sans utilité immédiate avaient-ils été délaissés pour être éventuellement récupérés plus tard.

En outre, plusieurs visites furent effectuées dans les vingt années suivantes pour suivre la destruction naturelle du site et la disparition des anomalies et traces anthropiques. Aujourd'hui, il ne reste rien de ce village.

Une grande partie des conclusions issues de l'interprétation de la fouille archéologique s'avérèrent fausses une fois confrontées au témoignage ethnographique, pointant les limites de la méthodologie inférencielle si souvent employée par les archéologues.

Cette approche ethnoarchéologique a démontré que l'archéologue pouvait faire de nombreux contresens dans l'analyse de ses données de terrain. À l'inverse, l'enquête ethnographique n'est pas exempte de distorsion et d'erreur car elle passe par le filtre de la mémoire et de la subjectivité des informateurs. Certaines affirmations du Capitaine furent ainsi contredites par l'évidence archéologique.

En tout cas, la récurrence des risques d'interprétations erronées et les limites de la méthodologie hypothético-déductive décelées par cette expérimentation ethnoarchéologique justifient la nécessité de développer des outils logiques théoriques mieux structurés pour étudier les données archéologiques.

Texte d'appui : Bonnicksen, Robson, 1973, Millie's Camp: an experiment in archaeology, *World Archaeology*, 4(3), Theories and Assumptions : 277-291.

Archéologie et communauté sur le littoral alaskien – de la théorie à la pratique

Claire Alix

Université de Paris-1, UMR 8096 « ArchAm », Nanterre

Texte d'appui : Lyons, Natasha, 2016, Archaeology and Native Northerners : the Rise of Community-Based practice across the North American Arctic, *The Oxford Handbook of the Prehistoric Arctic*, T. M. Friesen & O. K. Mason, Oxford University Press : 197-219.

Rencontre de l'ethnologie amazonienne et de l'archéologie andine

Dimitri Karadimas

CNRS, Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris

L'iconographie précolombienne des sociétés andines et de la côte relève d'une apparente hétérogénéité de styles qui n'autorise pas, de prime abord, d'en proposer une interprétation unifiée. Le propos de notre conférence est présenter les conditions d'une telle interprétation. Pour ce faire, nous partons de notre expérience d'ethnographe de la région du Caqueta-Putumayo entre les actuels Colombie et Pérou. En travaillant sur la mythologie des Indiens Bora et Miraña, mais aussi sur la mise en scène rituelle dans les groupes voisins, comme les Yukuna, les Makuna et les autres groupes Tukano du Vaupès (Colombie-Brésil), il nous est rapidement apparu qu'un vaste système de références ethno-astronomiques servait de canevas à la construction des systèmes de croyances locaux.

Rencontré dans les diverses mythologies de ces groupes, le système en question implique tant les cycles solaire, lunaire et de certains groupes d'étoiles et plus particulièrement la constellation d'Orion. Celle-ci encadre en effet, par ses quatre étoiles périphériques disposées en trapèze, les points solsticiaux des apparitions et disparitions tant du soleil que de la lune. Chez les Indiens Miraña, les gestes antagonistes entre ces astres majeurs et les constellations prennent la forme d'interactions entre les personnages de leurs mythologies, tels les guêpes parasitoïdes, des singes ou des araignées, des fruits de certains palmiers et des raies.

Une fois mis à jour les références astronomiques de ces mythologies, nous nous sommes tourné vers les iconographies des sociétés passées du sous-continent sud-américain pour montrer qu'une part importante des éléments pictographiques présents sur les pièces archéologiques fait référence à ce système cosmogonique, où la régénérescence continuuel du soleil, de la lune et des étoiles sert également de modèle à la circulation des âmes et au destin post-mortem des êtres humains.

Texte d'appui n° 1 : Donnan, Christopher B. & Donna McClelland, 1979, The burial theme in Moche iconography, *The burial theme in Moche iconography*, Studies in pre-Columbian art & archaeology 21, Dumbarton Oaks trustees for Harvard University, Washington D.C. : 5-46.

Texte d'appui n° 2 : Hocquenghem, Anne-Marie, 1981, Les mouches et les morts dans l'iconographie mochica, *Ñawpa Pacha: Journal of Andean Archaeology*, 19 : 63-67, 69.

The contemporary archaeology of Amotopo village, Suriname

Jimmy Mans

Université de Leiden, Pays-Bas

In this lecture the themes of movement and transformation of identities will be discussed together in a case study which focuses on a single contemporary indigenous village in the mid-Southern Surinamese-Guyanese borderland.

By way of introduction to the specificities of these themes – and in keeping with the red line of the course – an initial discussion is put forward concerning the interplay of the disciplines of anthropology, history and archaeology. Seen from an archaeological perspective, most socio-cultural anthropologists are concerned, as a matter of course, with fathoming the context of the *now* resulting in ever newer socio-cultural theories. In its disciplinary development, however, anthropology's topical concerns, and even more so its data sets, have become increasingly incompatible with the problems and fragmented data with which archaeologists are dealing. In recent decades more archaeologists have been triggered to study the present themselves, formulating their own theories concerning material actions in ways that not only constructively contribute and dovetail with those of their peers, but primarily yield research results that are in congruence with the needs of – and in collaboration with – the communities central to their studies. In short, the academic position of the contemporary archaeologist will be discussed.

We will then proceed with a discussion of the archaeological concepts of movement and transformation in which the small indigenous village of Amotopo in the interior of Suriname will take a central empirical role. It is reasoned that in order to understand a transformation of identities, we first and foremost need to understand how new ethnic and material identities are formed. An argument is made that the key concepts of movement and assemblage together are crucial for understanding both the formation and the transformation of identities. These concepts are made more concrete by making movement the key principle in the description of the village's material biography. The material spheres of the village of Amotopo will subsequently be contrasted with those of preceding villages over the course of a century. The archaeological histories of these villages combined will provide the anchors with which to contrast our present day village of Amotopo, a place of assemblage where movements are being concretised into matter and archaeological identities are irreversibly determined and (trans)formed.

To contextualize and advance the discussion on movement and transformation a little further, I would like, finally, to scratch the surface of the notion of different types of material transformation, one of which I have recently called material subalternization. Some of the recent and relevant sociocultural anthropological debates on cosmopolitanism, subalterity and globalization, are mirrored, rendered archaeologically compatible and placed in the aforementioned conceptual framework.

Texte d'appui : Liebmann, Matthew, 2013, Parsing hybridity: Archaeologies of amalgamation in Seventeenth-Century New Mexico, *The archaeology of hybrid material culture*, J. Card (ed.), Southern Illinois University Press, Carbondale : 25-49.

La maison maya du Yucatán (Mexique) : la constante transformation des espaces

Fabienne de Pierrebourg
Musée du Quai Branly, Paris

Avant de discuter la validité de l'analogie spécifique et générale et d'évoquer une histoire de la maison maya, nous envisagerons l'apport de l'observation ethnographique dans le raisonnement archéologique qui s'attache à décrypter les vestiges des habitations préhispaniques. A travers l'exemple de la maison maya actuellement habitée, nous insisterons sur la richesse des informations contenues dans la culture matérielle.

Différentes approches pourront être envisagées. Dans un premier temps, nous adopterons une démarche ethnoarchéologique qui mettra en relation l'observation de la culture matérielle et les gestes du quotidien permettant ainsi de reconnaître des aires d'activité (ce que cherche l'archéologue) tout en considérant l'action du temps et du milieu (destruction, transformation) et les possibilités de leur identification en contexte archéologique. Une seconde étape permettra de montrer une cohérence fonctionnelle de l'espace domestique basée sur l'identification des aires d'activité et l'analyse de leur distribution.

Continuant le raisonnement, nous verrons que l'analyse de la distribution de la culture matérielle et des aires d'activité fait apparaître des espaces que nous appellerons (dans un premier temps), « espaces d'activité ». Leur identification permet de palier la disparition (en contexte archéologique) de certaines aires d'activité en faisant apparaître la cohérence de l'utilisation fonctionnelle de l'espace. Cette cohérence apporte des informations, certes, fonctionnelles mais aussi sociales et démographiques puisqu'elle peut fournir des indices sur la composition de la maisonnée (une ou plusieurs familles nucléaires).

Plus approfondie, l'observation ethnographique a montré que ces espaces sont porteurs d'une somme d'informations beaucoup plus ample. Elle ouvre ainsi de nombreuses perspectives tout en alertant l'archéologue des risques d'un raisonnement ou de conclusions trop cloisonnés. En effet, les espaces considérés, dans un premier temps fonctionnels, ont de multiples significations : la qualité des espaces que nous avons nommés d'activité se transforme en fonction des moments, des contextes et des discours (une zone de rejet peut devenir un lieu rituel). Bien sûr, nombreuses sont les transformations qui ne sont pas explicites.

Enfin, pour conclure, nous envisagerons rapidement l'analogie directe d'éléments simples appartenant au registre ethnographique vers un contexte archéologie (objets ou aires d'activité). Puis nous nous attarderons sur la validité d'une analogie plus complexe et nous nous demanderons s'il est possible de parler de continuité de la maison maya, ou d'une structure sous-jacente qui régirait la conception de l'espace.

Texte d'appui : Lemonnier, Pierre, 2012, Des objets pour penser l'indicible. La nécessaire convergence des théories de la culture matérielle, *La préhistoire des autres. Perspectives archéologiques et anthropologiques*, Inrap & Musée du quai Branly, La découverte : 277-289.

Article conseillé pour comprendre l'analogie spécifique et l'analogie générale dans l'aire maya : Becquelin, Pierre, 1973, Ethnologie et archéologie dans l'aire maya : analogies et évolution culturelle, *Journal de la Société des Américanistes*, 62, Paris : 43-55.

Collections amérindiennes d'Ancien Régime : à la recherche des cultures matérielles d'Amazonie et des Antilles

André Delpuech

Musée du Quai Branly, Paris

Les premières populations amérindiennes des Antilles et des côtes atlantiques de l'Amérique du sud rencontrées par les Européens à partir de la fin du XV^e siècle sont connues au travers des récits de voyages des navigateurs ou des chroniques de missionnaires accompagnant la conquête. L'archéologie de ces périodes modernes reste, quant à elle, encore peu développée même si de nouvelles données de terrain ouvrent de belles perspectives pour mieux comprendre les modes de vie et les cultures de ces sociétés autochtones des périodes de contact souvent anéanties car ayant subi les premières le choc de la colonisation. Dans cette confrontation entre sources historiques et données archéologiques, il est singulier d'observer qu'une troisième voie de connaissance des cultures amérindiennes de ces régions n'a jamais été véritablement explorée : celle de la recherche de pièces ethnographiques produites par les Indiens eux-mêmes à l'époque des contacts avec les Européens.

De nombreux objets sont pourtant arrivés en Europe dès les premiers voyages, pour arriver dans les cabinets de curiosités européens. Une étude documentaire spécifique a permis de suivre l'histoire muséale de ces collections amazoniennes et caraïbes antérieures à la Révolution française.

Un corpus a été établi de pièces rapportables aux cultures des basses terres tropicales de l'Amérique du Sud, rentrées en Europe aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et aujourd'hui conservées au musée du quai Branly. Une étude approfondie des ensembles issus de la Bibliothèque nationale, du Muséum national d'histoire naturelle, du musée de Marine du Louvre, du musée des Antiquités nationales, du musée de l'Armée, de la bibliothèque municipale de Versailles, etc. a permis ainsi d'identifier 404 objets d'Amazonie ou de la Caraïbe comme étant clairement antérieurs à la Révolution française : casse-têtes, parures de plumes, vanneries, calebasses, arcs et flèches, etc. Nous verrons les chemins tortueux qui ont amené certaines d'entre elles jusqu'à nos musées contemporains et combien il faut rester circonspect face aux attributions des inventaires, datant la plupart du temps de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle fait, dans la majorité des cas, ces objets se trouvent aujourd'hui orphelins, hors contexte.

Un programme de recherche spécifique sur les objets eux-mêmes, mêlant archéologie et ethnographie, est donc mis en œuvre qui consiste dans le catalogage et la description systématique de toutes ces collections. L'étude des pièces en elles-mêmes aboutit à un premier essai de contextualisation par rapport aux collections référencées provenant d'ethnies connues et documentées sur le plan de leur culture matérielle. Des analyses détaillées des matériaux (détermination, études isotopiques, datations, etc.) permettront aussi d'aborder la question de l'origine géographique des objets, et de pouvoir identifier les sociétés qui les ont produits.

Texte d'appui : Ostapkowicz, Joanna & Lee Newsom, 2012, "Gods... adorned with the embroiderer's needle": the materials, making and meaning of a Taino cotton reliquary, *Latin American Antiquity*, 23(3) : 300-326.

De l'interprétation des vestiges chez les Chols, population maya de l'état du Chiapas, Mexique

Cédric Becquey
INALCO, Paris

Les vestiges d'activités humaines passées, pyramides préhispaniques ou églises coloniales, jalonnent le paysage de la plupart des communautés mayas d'aujourd'hui. Malgré l'importance, pour ces groupes, de la référence à l'ancestralité et de la sacralité des espaces, il est courant de remarquer, chez les Chols du nord de l'état mexicain du Chiapas mais aussi dans d'autres populations mayas de ce même état, un manque d'investissement particulier, symbolique ou affectif, de ces lieux.

Lors de ce cours, en nous fondant principalement sur des données recueillies chez les Chols auxquelles j'ajouterai des données contrastives rencontrées au sein de l'aire maya, nous nous pencherons, dans un premier temps, sur les traits culturels qui nous permettent de mieux comprendre la perception des différents éléments, naturels et artificiels, qui composent leur monde. Cette géographie s'inscrit dans des cosmovisions complexes et habitées par une multitude d'entités de natures diverses avec lesquelles les hommes entretiennent des relations allant de l'adoration à l'évitement. C'est en effet ces considérations relatives à la présence effective ou non de certaines de ces entités non-humaines dans un lieu et à son identité qui sont à l'origine des différences rencontrées dans les investissements symboliques parmi les communautés mayas.

Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à leur histoire, aussi bien d'un point de vue extérieur qu'intérieur, et aux constructions mémorielles dans ces sociétés où les générations d'hommes semblent traverser le cours du temps sans véritablement marquer le paysage historique. Aucune action humaine n'est utilisée comme repère identitaire de la constitution du groupe à l'exception de quelques individus aux actes remarquables. Ces derniers sont systématiquement transformés en héros aux qualités divines, acquérant en cela une dimension atemporelle qui peut engendrer de nouvelles pratiques rituelles dans le lieu où son esprit demeure jusqu'à aujourd'hui. C'est à partir de ces considérations générales d'ordre aussi bien spatial que temporel que nous examinerons la place des vestiges du passé – ossements, ruines monumentales ou artefacts divers et variés rencontrés sur leur territoire actuel – dans leur culture. A quelles entités associent-ils chacun de ces éléments – entités divines, humanités antérieures, sorciers ou hommes du commun – et quelles en sont les conséquences sur le traitement qu'ils en font ? Quelles fonctions leur attribuent-ils ? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre. Enfin, nous verrons en quoi de nouveaux acteurs extérieurs – médias, missionnaires religieux, guides de site archéologique etc. – peuvent modifier l'interprétation qu'il est fait de ces vestiges parmi les populations mayas.

Texte d'appui : Straffi, Enrico, 2013, Interpretaciones mayas de los sitios arqueológicos: un análisis, *XV Encuentro de Latinoamericanistas Españoles*, Nov 2012, Madrid, España. Trama editorial / CEEIB : 252-227.